

10
R
A.-M. GOICHON

ERNEST PSICHARI

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

PRÉFACE PAR JACQUES MARITAIN

NOUVELLE ÉDITION

augmentée d'un Appendice

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

EDITIONS LOUIS CONARD
JACQUES LAMBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

M CM XLVI

Tous droits réservés.

ERNEST PSICHARI

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

1119

27
In
61710
A

DL 02974

13-3-47

DU MÊME AUTEUR

La vie féminine au Mzab, étude de sociologie musulmane. Préface de William MARÇAIS, de l'institut. (Geuthner.)

La femme de la moyenne bourgeoisie fâsiya. (Geuthner.)

La vie féminine au Mzab, notes complémentaires. (Geuthner.)

Introduction à Avicenne, son Épître des définitions, traduction avec notes. Préface de Miguel ASIN PALACIOS. (Desclée de Brouwer.)

La distinction de l'essence et de l'existence d'après Ibn Sînâ (Avicenne). (Desclée de Brouwer.)

Lexique de la langue philosophique d'Ibn Sînâ (Avicenne). (Desclée de Brouwer.)

Vocabulaires comparés d'Aristote et d'Ibn Sînâ. Supplément au lexique de la langue philosophique d'Ibn Sînâ. (Desclée de Brouwer.)

Ces quatre derniers ouvrages ont été couronnés par l'Académie française.

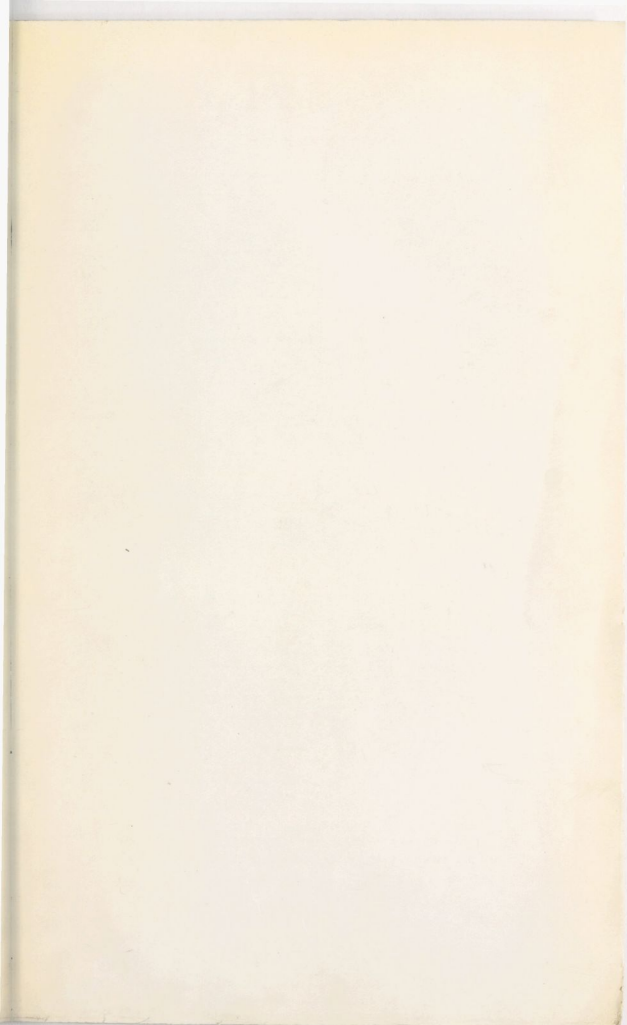
Jamal ad-Dîn al-Afghânî. Réfutation des matérialistes. Traduction sur la troisième édition arabe, avec introduction et notes. (Geuthner.)

Le mystère de la Sainte Trinité, d'après saint Thomas d'Aquin. (Desclée de Brouwer.)

La philosophie d'Avicenne et son influence en Europe médiévale. Forlong lectures 1940. (Adrien Maisonneuve.)

Le Pardon. (Éditions du Cerf.)

Avicenne. Kitâb al-Ichârât wat-tanbihât, traduction avec introduction, bibliographie et notes. (A paraître dans la Bibliothèque philosophique, Éditions Montaigne.)





« NOUS SAVONS BIEN NOUS AUTRES QUE NOTRE MISSION
SUR LA TERRE EST DE RACHETER LA FRANCE PAR LE SANG. »

(Les Voix qui crient dans le désert.)

A.-M. GOICHON

ERNEST PSICHARI

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

PRÉFACE PAR JACQUES MARITAIN

NOUVELLE ÉDITION

augmentée d'un Appendice

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

EDITIONS LOUIS CONARD

JACQUES LAMBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

M CM XLVI

Tous droits réservés.



AVANT-PROPOS
DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Nous avons rencontré tant de bienveillance chez les personnes à même de nous aider dans nos recherches que nous nous faisons un devoir, un devoir de vive et profonde gratitude, de leur exprimer ici nos remerciements. A tous ceux, en effet, qui ont connu Ernest Psichari et ont bien voulu faire revivre pour nous leurs souvenirs, nous devons d'avoir pu entrer à notre tour dans son intimité. Tout d'abord, notre reconnaissance va à M^{me} Noémi Renan, car, en de nombreux entretiens qui resteront parmi nos souvenirs très chers, elle a eu la bonté de nous laisser pénétrer dans l'atmosphère même où avait vécu son fils.

Sur la jeunesse de ce fils tant aimé, nous tenons encore de précieux renseignements de M. Jean Psichari, de M^{me} Revault d'Allonnes, la fille aînée de celui-ci, de M^{me} Geneviève Favre, de M. Louis Havel, de M. Léon Brunschvicg.

Par ses indications et ses notes, M. le général Patey, nous communiquant tous ses rapports sur l'expédition de Mauritanie, nous a grandement aidée à rendre la vie militaire. La vie chrétienne a été éclairée en beaucoup de points par S. G. Mgr Gibier, le R. P. Janvier, les RR. PP. Barnabé-Augier et Perret, prieurs des Domi-

nicains de Rijckholt et M. Charles Maurras. M. le chanoine Houyvet nous dépeignait les habitudes du chrétien, pendant que de vivants détails, des anecdotes caractéristiques ou des notes importantes nous étaient communiquées par M. le Vice-Amiral de la Noë, M. l'abbé Feillet, M. l'abbé Reygeaud, M. l'abbé Tournebise, M^{me} Lenfant, le commandant et M^{me} Charpentier, M^{me} Pradoura, M. Henri Massis, M. Jeanne, M. et M^{me} Mahier, M^{me} Toupet, le maréchal des logis Monnet, le maréchal des logis Chazerand. Grâce à M^{me} Siohan, la sœur cadette d'Ernest Psichari, qui nous accompagnait alors, nous avons pu évoquer à Cherbourg le cadre même de sa vie quotidienne. Le R. P. Barnabé-Augier, M. l'abbé Reygeaud, M^{me} Lenfant, M^{me} Toupet ont bien voulu nous permettre de reproduire des lettres personnelles; M^{me} Noémi Renan et M. Jean Psichari nous ont ouvert avec une grande bienveillance les pages des œuvres inédites et des carnets de pensées.

A tous nous exprimons notre très vive reconnaissance. Mais nous ne saurions dire assez à M. Jacques Maritain celle que nous lui gardons pour toutes les indications, tous les renseignements qu'il nous a donnés à tant de reprises et qui nous ont été si précieux; nous ne saurions non plus lui dire assez combien nous sommes heureuse qu'il ait bien voulu, dans une préface très belle, présenter au public un auteur encore inconnu.

Nous n'avons pas pu citer les noms de tous ceux — et ils sont nombreux — qui nous ont aidée de quelque manière dans notre documentation, mais nous les prions de vouloir bien trouver ici l'expression de tous nos remerciements.

A.-M. G.

AVANT-PROPOS

DE LA DEUXIÈME ÉDITION

La personnalité qui se révèle au cours de l'évolution d'Ernest Psichari en marque toutes les étapes d'une empreinte caractéristique. Par cela, elle nous frappe avant tout autre chose et c'est ainsi que nous nous étions attachée à la rendre; mais le côté professionnel de l'officier restait dans l'ombre.

Or, si la brièveté de sa vie n'a pas permis à Psichari de laisser une œuvre de documentation africaine, il est à souhaiter que du moins sa méthode, son classement fort intelligemment compris et quelques renseignements nouveaux puissent servir à ces jeunes auprès desquels son influence ne fait que s'accroître. Cependant, une publication intégrale du Journal de route ne serait pas justifiée aujourd'hui, car ses ouvrages en ont déjà donné les parties principales et conservé la couleur générale.

M^{me} Noémi Renan nous pria de recueillir les fragments qui demeuraient. Notre affectueux respect de ses désirs fut l'origine d'une recherche en ce sens. Nous ne serons pas seule à lui en être reconnaissante; l'intérêt de ces pages apparaît tout de suite, et, pour n'avoir pas le retentissement des autres, elles ne doivent cependant pas être oubliées. Que M. Jean Psichari veuille bien

trouver ici l'expression de notre gratitude pour nous avoir permis de les joindre à notre travail.

*Elles constituent presque entièrement l'Appendice de cette nouvelle édition dont elles éclairent le texte et un certain nombre de points. Un rapide inventaire de ces Cahiers les précède; à la suite se trouvent quelques intéressants souvenirs sur la première année de Psichari à la caserne, réunis par son ancien camarade, le R. P. Fernand W***, à qui nous exprimons nos très vifs remerciements.*

Songeant enfin à ces Maures dont la pensée l'avait si fortement frappé, il nous a semblé qu'une petite étude sur les guides musulmans de Psichari pourrait offrir quelque intérêt; elle nous permet d'envisager utilement l'action que, dès le temps qu'il venait à Dieu, il eût souhaité être auprès d'eux celle de la France.

A.-M. G.

AVANT-PROPOS DE LA TROISIÈME ÉDITION

Tout récemment la publication des Lettres du Centurion est venue apporter de nouveaux et précieux détails sur la vie et la pensée de Psichari.

*Sans remanier les pages précédemment écrites pour y glisser des fragments de cette vivante correspondance, nous voudrions signaler ici les points qu'elle éclaire plus particulièrement, ainsi que le livre de *M^{me} Henriette Psichari*, Ernest Psichari, mon frère.*

L'un et l'autre ont le parfum d'intimité des souvenirs de famille et d'amitié. Déjà le temps a marché, la mort encore a passé et les siens ont estimé que bien des choses douloureuses, hier encore trop frémissantes, pouvaient n'être pas tues aujourd'hui. La délicatesse d'un fils très aimant en apparaît d'autant plus touchante, en même temps que s'expliquent la tristesse qui se mêlait à la joie rayonnante de sa conversion et les obstacles à une entrée prochaine dans les Ordres.

A travers ces souvenirs, ces lettres, on suit le détachement croissant où Dieu l'entraîne — autre désert, plus illimité et plus inaccessible que celui d'Afrique, désert dont on ne revient pas et où le Soleil éternel calcine tout ce qui reste d'humain.

Les lettres montrent la route en raccourci. Les

jalons : la caserne, le Congo, l'éloignement matériel, l'éloignement des pensées, qui s'écartent de celles des siens, l'entrée dans le monde nouveau de l'Eglise, le détachement de son unique amour dont il essayait de faire une amitié en Dieu, mais qu'il voyait incompatible avec les exigences divines sur son âme qu'il épure des joies sensibles, renonçant aux rencontres mêlées de commune prière, amour dont le sacrifice aurait dû se consommer plus tard, à l'entrée définitive au bercail de saint Dominique. Car, à l'heure qu'il a marquée, Dieu sait exiger le vide dans les cœurs qu'il a pris pour Lui.

Ses lettres sont un témoignage de Psichari lui-même. Plus nettement encore que ceux de ses intimes amis, elles affirment son profond attrait vers l'Ordre dominicain.

Quand il trouve un obstacle, il le voit dans les peines de sa mère. Mais la jeune fille qui l'avait un instant charmé à Cherbourg n'en sera jamais un, ni son grand amour d'autrefois. « Elle est bien malheureuse aussi, maman, ne lui devrais-je pas tous les sacrifices? » Mais non; quand elle lui dit son espérance de l'épouser, il élude la réponse. Il ne perd pas une occasion de dire qu'il n'y a plus qu'une vive — encore bien frémissante — amitié fraternelle, que son amour a passé, qu'il le fait passer sur un autre plan. Plus il va, plus il comprend que pour cette amie même, paix et joie dépendent de Dieu, non pas de lui; et c'est par la prière qu'il cherche à les lui procurer.

Le clergé séculier ne l'attirait pas. Il semble bien qu'il n'y avait un moment pensé que par respect pour ceux qui lui en avaient parlé. Voici comment il s'en ouvre au R. P. Clérissac, lui relatant les avis que lui

donnait à Cherbourg M. le Curé de Notre-Dame-du-Vœu :

« ...Je m'apprêtais à aller passer quelques jours à Paris. « Allez donc faire une visite à Issy, me dit M. le Curé, vous me ferez plaisir, je vais vous donner un « mot pour le Supérieur... » J'étais un peu embarrassé. Je ne pouvais guère refuser, et pourtant cette démarche, étant donnée ma disposition intérieure, ne me semblait guère convenable. Enfin le 3 mars j'allai à Issy et tout de suite, je dis franchement au supérieur, l'abbé Tanqueray, que jusqu'alors je ne m'étais guère senti d'attraction pour saint Sulpice, mais qu'au contraire j'étais lié par les liens du cœur les plus solides à l'ordre de saint Dominique. Là-dessus, nous visitâmes la maison. Je vis avec une grande émotion les endroits où mon malheureux grand-père avait prié, car si le bâtiment principal a changé depuis cette époque, le parc et les chapelles ont été conservés intacts. Mais que vous dire, mon cher Père, de l'atmosphère générale de la maison? Ma pensée se reportait invinciblement vers Ryjckholt, et quand je comparais les jeunes gens qui m'entouraient à nos frères de là-bas, si sérieux, si graves, si profondément engagés dans la charité, je sentais grandir en moi mon attachement pour l'Ordre et il me semblait vraiment que mon cœur était fixé à tout jamais. »

Pendant l'année de sa vie chrétienne, la pensée de Psichari nous était apparue comme tendue vers la perfection, vers la sainteté. Il est bien touchant de retrouver cet *Estote perfecti* dans tant de ses lettres, affirmé même immédiatement après les jours les plus sombres où il avait davantage senti sa faiblesse. Cette lumière s'était levée aux jours de sa conversion, dès cette bénie

semaine de février où les sacrements avaient pour la première fois imprégné son âme de grâce et de force. « Il faut être un saint », lui avait dit le P. Clérissac. Jamais ce programme ne s'est effacé de devant ses yeux; il tendait à le réaliser dans une humilité qui l'appliquait de plus en plus à tous ses devoirs d'état, fussent-ils mondains, en même temps que l'élévation nouvelle de son âme lui faisait plus vivement sentir l'unique nécessaire.

De sacrifice en sacrifice, de l'ombre de la mort à la pleine et jaillissante vie, il nous donne un étonnant commentaire de la parole évangélique : Qui invenit animam suam perdet illam et qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam (1). Devant la perpétuelle fécondité du sacrifice dans son âme, c'est là le mot qui vient spontanément aux lèvres quand on cherche à résumer sa vie.

Ce mot, il a été l'un des pôles de sa pensée. Ses lettres nous l'apprennent. « Comment faire pour ne vivre que de cette parole? » « Au risque de vous paraître monotone, je vous répéterai encore cette phrase du Maître à laquelle je ne cesse de revenir : Qui invenit animam suam... celui qui trouve son âme la perd, et celui qui la perd la trouve. Voilà le but. »

Quelle leçon d'énergie, d'espérance et de sainteté! Puisse celui qui l'a vécue l'apprendre à ceux qui ont aujourd'hui un tel besoin de l'entendre et de la pratiquer.

A.-M. G.

(1) C'est sous cette forme, empruntée à saint Matthieu (X, 39), que Psichari cite la parole rapportée par les quatre Évangélistes.

PRÉFACE

« Là où sera le corps, là les aigles s'assembleront. »
Ce qui est vrai du chef n'est-il pas aussi, proportionnellement, vrai des membres? Il semble qu'une fois leur sacrifice consommé, les âmes que l'amour a marquées de la croix de Jésus, comme des brebis signées pour l'égorgement, aient ce privilège d'attirer à soi les âmes des quatre coins de l'horizon. N'est-ce pas, en tout cas, ce qui s'est passé pour Ernest Psichari? De ce merveilleux champ de gravitation développé autour de lui dans le monde spirituel je trouve un indice émouvant dans les soins fraternels dont, sur la terre belge, tant d'amis qui ne l'ont pas connu, ont, dès le premier jour, entouré sa tombe, et dans cette sorte de tendresse, beaucoup plus profonde que la simple admiration, avec laquelle bien des écrivains déjà ont entrepris de le faire connaître et aimer. Cédant à son tour au même attrait, M^{lle} Amélie Goichon nous apporte aujourd'hui un livre plus important que toutes les études précédemment rédigées, et qui constitue une biographie complète.

La très belle VIE D'ERNEST PSICHARI d'Henri Massis restera toujours la source principale, le témoignage incomparable porté par l'ami et le frère d'armes, au lendemain de la mort du grand soldat, au cœur de l'action tragique et dans le souffle brûlant de la guerre.

Mais, toute ramassée sur l'essentiel, elle insiste purement sur les dernières années de Psichari, et elle demande à être complétée par un travail d'ensemble, plus détendu, d'une courbe plus allongée, où soient patiemment rassemblés, depuis les jours de l'enfance, tous les traits de la vie et de la physionomie morale d'Ernest Psichari. C'est à ce travail que M^{me} Goichon a consacré les plus attentives et les plus minutieuses recherches; elle a recueilli tous les documents, consulté tous les témoins, suivi pieusement sur le sol de France, depuis Rosmapamon jusqu'à Cherbourg, les étapes du voyage terrestre du petit-fils de Renan; et j'imagine qu'une fois son œuvre achevée, elle n'a pas quitté sans chagrin, au terme de son pèlerinage, celui dont la pensée vivante et fraternelle l'avait accompagnée tout le long du chemin. Elle a réussi ainsi, à force de sympathie intuitive, à composer de lui, dans un livre simple et fidèle, une image très juste et très ressemblante. C'est pourquoi je suis heureux de lui dire dans cette préface la gratitude des amis de Psichari.

Et cependant, comment pourrais-je entreprendre sans une sorte d'appréhension de parler d'une âme si chère? Nos plus précieux souvenirs souffrent mal d'être tirés par une main toujours trop brutale du passé où ils sont pliés. Et surtout, au moment de rappeler la figure de mon ami, je crains de la trahir involontairement, en le faisant paraître, à cause de son héroïsme et de ses vertus, comme une effigie trop austère, ou au contraire en donnant de lui, à cause de son humanité frémissante, une idée diminuée; car l'âme humaine est vraiment comme un horizon joignant le ciel et la terre, et l'amplitude de son mouve-

ment pour descendre et pour monter est toujours plus vaste que nous le pensons.

Voilà aujourd'hui sept ans qu'il est tombé. Je vois son noble visage, ses yeux si beaux, sa main fermée sur son chapelet. Tous les traits qu'on trouvera dans le présent livre aideront à comprendre ce qu'il a été. S'il fallait essayer pourtant de dégager l'essentiel, je ne pourrais que répéter ce que je disais aux étudiants de Louvain, il y a quelques mois : Psichari était de ceux dont l'âme trop grande déborde toujours la plus haute activité, et les dispropotionne à toute œuvre humaine, et les rend inadaptés à la vie parmi les hommes. C'est pourquoi il avait tant besoin du désert. Il promenait toujours un immense désert autour de lui, qui était son âme, et comme l'ombre lumineuse de sa destinée. Partout où il était, on sentait qu'il passait et ne s'arrêtait pas. De là l'impression qu'il donnait de la présence et de la réalité du SPIRITUEL. Rien n'était plus aisé pour lui, et plus naturel, que de faire un bond dans l'invisible, hors de la réalité présente. Rêve et action, rêve par débordement d'une plénitude intérieure, non par débilité de la raison; et action à la mesure du rêve. Ceux qui portent ainsi la marque de l'âme, et rendent partout témoignage, involontairement, de l'incomplétude essentielle des choses visibles, je les crois destinés à quelque grand sacrifice, où il leur faudra un jour lutter seuls avec Dieu. Une fois devenu chrétien, Ernest trouvait une saveur singulière à cette parole du Seigneur à l'apôtre Pierre : « UN AUTRE TE CEINDRA, ET TE MÈNERA LA OU TU NE VEUX PAS ALLER. » Cette parole semblait éveiller en lui je ne sais quelles résonances profondes, et comme son propre secret.

Au regard des diverses catégories où s'enferme l'activité humaine, et des intérêts variés qui l'arrêtent et la divisent, il était proprement LOIN DE TOUT; et cependant, ou plutôt par là même, il était apte à concentrer en lui tous les feux qui circulaient dans l'âme de sa génération. De quelle merveilleuse manière cette nature généreuse et charmante devait fructifier sous le soleil de la grâce, ceux-là seuls qui l'ont connu peuvent se le figurer; hélas! le fruit était noué à peine qu'il a été tranché. Pour donner une idée de l'entier désintéressement de lui-même où il vivait, qu'il me suffise de citer le trait suivant. C'était en janvier 1913, quelque temps avant qu'il eût arrêté sa décision de rentrer dans l'Eglise; il avait commencé d'assister à la Messe, il priait avec ferveur. Un jour, je me souviens de l'endroit, nous étions dans un restaurant de la place Montparnasse, finissant de déjeuner, il me dit : « Je prie beaucoup, je prie tout le temps. Mais c'est curieux, je ne peux pas prier pour moi, mon salut ne m'intéresse pas. C'EST POUR L'ARMÉE QUE JE PRIE. » Avec quel accent d'amour il disait cela! Il comprit plus tard qu'il pouvait aussi prier pour lui-même... Mais qui ne sent le mystère profond de cette prière pour l'armée, en un tel temps, et venant d'un tel cœur, désigné lui-même pour le sacrifice!

Enfin, il ne faudrait pas croire qu'une fois enrichi des dons surnaturels et rectifié par l'amour du Christ, il ait rien perdu de la spontanéité de sa nature, ni de ses saillies, ni de son mépris des conventions, ni de son humeur paradoxale, ni de ce je ne sais quoi de soudain très humain que le P. Clérissac aimait à trouver dans les âmes chrétiennes, et qu'il appelait leur FAIBLESSE SACRÉE. Il n'y avait pas en lui un atome de

pharisaïsme, même de ce pharisaïsme innocent qui n'est pas tout à fait inconnu dans le monde pieux. Je me rappelle qu'un jour, il me disait avec le plus grand sérieux qu'une difficulté pour son entrée en religion, c'est qu'il lui faudrait sans doute renoncer à sa pipe. Dame, c'était un sacrifice à considérer. Il ne fallait pas lui demander de composer sa physionomie, ni son langage. Il restait soldat et poète, il gardait toute la richesse de sa sensibilité aux résonances infinies. Cependant, une certaine teinte de gravité se répandait sur son âme, au fur et à mesure qu'il ressentait davantage le souci de la pénitence et de la réparation, et qu'il entraît plus avant dans le mystère des douleurs de Jésus.

* * *

A considérer le grand-père et le petit-fils, et leur sort inégal, et l'humaine gloire du vieillard, et le sacrifice du jeune homme, et combien de la même ramure les jets diffèrent.

QUAM SIT DISPAR EXITUS,

L'âme chrétienne rêve étrangement. Elle aperçoit les mystérieuses récupérations de l'économie divine, et les embrassements incompréhensibles de la Miséricorde et de la Vérité. Sans l'aventure de Renan, l'aventure de Psichari eût-elle pu se produire? Qui dira quel contrepoids la charité de l'un, qui est une vertu divine, fait à la masse terrestre, et à toute la nuisance humaine de l'œuvre de l'autre? En sauvant son âme, Psichari n'a-t-il pas sauvé aussi une certaine couleur de beauté que Dieu voulait absolument obtenir de cette race, et

des germes spirituels, et une sève, et une vocation qui se trouvaient déjà chez Renan, mêlés aux dons puis-sants et dangereusement faciles voués par lui à l'idole Science? JE TE MÈNERAI AU DÉSERT ET JE PARLERAI A TON COEUR. Moment merveilleux, où l'Esprit de Dieu fait connaître au Centurion que son vrai nom n'est pas celui qui lui vient de la chair et du sang, mais le nom nouveau par lequel il entend l'amour du Père l'appeler.

Je voudrais ici, sans empiéter sur le récit de M^{me} Goichon, attirer l'attention sur quelques points qui me semblent particulièrement importants dans l'histoire spirituelle de Psichari.

Toute conversion véritable est l'œuvre de Dieu, mais dans celle-ci plus peut-être qu'en aucune autre, se montre à l'œuvre Dieu seul, Dieu agissant directement dans ce fond de l'âme où le regard mystique peut seul pénétrer. Et ainsi ce qu'il convient de voir avant tout dans la conversion de Psichari, c'est un témoignage magnifique rendu à la réalité et à l'efficacité de la grâce, et à l'essence surnaturelle de la foi. Le grand-père était parti dans les ombres de la science humaine, et les discussions des philosophes et des savants, le petit-fils revient par la lumière surnaturelle que dispense le Saint-Esprit.

L'Eglise est-elle un mystère vivant, par lequel me vient une Vérité qu'aucun effort humain ne peut atteindre? Voilà comment Psichari pose la question. — La philologie et la grammaire nous disent-elles que Moïse a écrit le Pentateuque, que le livre de Judith est un document historique, que le livre de Daniel a été composé au temps de la captivité, etc., etc...? Que devient la Bible si on la soumet aux procédés de notre

science positive (1)? voilà comment Renan la posait comme s'il dépendait de nos machines scientifiques d'allumer les cieux. M. Loisy ne comprendra jamais qu'Ernest Psichari ait pu se convertir sans avoir scrupuleusement préalablement ligne à ligne et méthodiquement réfuté l'exégèse de son grand-père. A vrai dire, cette exégèse le laissait fort indifférent, d'autant que s'il admirait le génie proprement poétique de Renan, il n'a jamais pris celui-ci pour un savant. Dès 1908, dans une conversation où nous parlions de mon propre trajet spirituel, et où il m'avouait l'absence en lui de toute préoccupation religieuse, il me disait qu'en tout cas, ce ne sont pas les controverses de critique historique et d'exégèse qui eussent pu l'arrêter si la question s'était posée pour lui; que celui qui croit travailler à réfuter par l'érudition les adversaires de sa foi, et à établir devant la pure raison l'exacte solution de tous les problèmes de critique et d'histoire, rien de plus normal et de plus juste; mais pour celui qui cherche il s'agit de bien autre chose, il s'agit d'accepter ou de refuser une certitude absolue, — et l'exégèse moderne est ce qu'il y a de plus pourri d'opinions et de constructions subjectives; il s'agit de savoir si une vertu divine passe ou non dans l'histoire humaine, — et à supposer seulement qu'il en est ainsi, les faits mêmes sur lesquels travaille la critique historique changent de signification. Le petit-fils de Renan veut avoir le cœur pur et se demande s'il va écouter l'Eglise, qui se proclame divine, et précisément il suffit que l'Eglise soit divine pour que tombe à rien toute difficulté faite au détail historique. « Quand je pense au problème de

(1) Cf. *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, pp. 293-299.

la foi, écrira-t-il dans *LES VOIX*, aucune des difficultés soulevées par l'exégèse moderne n'arrive à m'émouvoir. Les prétendues « contradictions des synoptiques » ne servent qu'à ceux qui sont, dès l'abord et avant tout examen, décidés à nier le surnaturel. »

Dans la longue lutte qu'Ernest Psichari a soutenue au désert avec Dieu avant de se rendre,

Non qu'il se croie faible,
mais parce que l'autre est plus fort,

je pense qu'un théologien relèverait un grand nombre de grâces mystiques « avant la lettre », si je puis ainsi parler. En tout cas, la conversion de ce futur tertiaire de saint Dominique se trouve illustrer d'une manière particulièrement vive la doctrine thomiste de l'acte de foi. C'est un acte de l'intelligence, mais de l'intelligence impérée par la volonté, rectifiée elle-même et dressée vers Dieu; et où ce redressement de la volonté, indispensable à la genèse de l'acte de foi, où ce rapt, cet enlèvement du désir vers la Beauté substantielle apparaît-il avec plus d'éclat que chez le Centurion de l'Adrar? C'est un acte surnaturel, dont la grâce seule nous rend capables; et où ce besoin du secours externe de la grâce, et cette impuissance de la nature en face du mystère insoutenable de la Dèité, sont-ils mieux marqués que dans l'attente sacrée de Psichari? Alors même qu'il ne croit pas encore, il parle de ces choses avec une conscience et une lucidité extraordinaires. Ah! il sait bien que pour faire adhérer au *Credo* catholique, la raison toute seule, même la plus vigoureuse et la mieux éclairée, est essentiellement insuffisante. « Peut-être ne connaissons-nous jamais le bonheur du centurion de Capharnaüm. Mais nous

savons que nous ne résisterons pas et que le bon Dieu entrera sous notre toit, quand il lui plaira. Voilà la base; ne pas résister à la vérité quelle qu'elle soit; attendre, attendre patiemment (1)... » « Je n'ai pas traversé de « crise » en Mauritanie (2). Nul drame intérieur. Nul déchirement. Nulle anxiété. Une attente calme, appuyée sur la certitude que les Sacrements sauraient bien me donner plus tard la foi qui me faisait défaut. Parfois, je maudissais les désordres de ma vie, mais je me disais aussitôt : « Cela aussi sera « guéri. » Je rougissais de ma faiblesse dans la vie, mais aussitôt je me disais : « Je serai fortifié. » Je tremblais d'être si abandonné dans la vie, mais aussitôt je me disais : « Une main amie se tendra vers moi, un « jour. » Et mon cœur battait à se rompre, quand je pensais à ce que pourrait être ce jour-là. » « La Grâce procède par touches. Elle agit à l'heure qu'elle veut, et, si elle le veut, n'agit pas, et nous sommes naturellement soumis à ses fluctuations. La Grâce agit par touches. Un éclair surgit dans la nuit. La colombe plane dans le ciel sans tache. Et puis, elle remonte, à tire d'ailes, auprès du Père, et laisse le voyageur dans le désir et dans le regret (3). »

Sans doute enfin il faut à l'acte de foi une préparation prudentielle et de valables fondements apologetiques. Mais le MOTIF FORMEL de la foi n'est pas dans les arguments humains, la foi n'est pas une conclusion scientifiquement ou rationnellement acquise à laquelle surviendrait « comme une couche d'or sur du cuivre », un mode surnaturel et méritoire pour le

(1) *Les Voix qui crient dans le Désert*, p. 88.

(2) *Ibid.*, p. 174.

(3) *Ibid.*, p. 297.

salut, la foi est ESSENTIELLEMENT surnaturelle, surnaturelle quant à la substance même, et par suite elle s'appuie formellement sur une lumière infuse, le LUMEN FIDEI, l'illumination du Saint-Esprit affirmée par le Concile d'Orange et le Concile du Vatican (1). Et ce qu'il y a de plus beau et de plus profond dans LE VOYAGE DU CENTURION comme dans LES VOIX, n'est-ce pas précisément la description des progrès de cette illumination directe, l'histoire des ascensions d'une âme qui apprend à recevoir en elle le témoignage essentiellement surnaturel du Père céleste et à entendre sa voix?

« Pour autant que l'acte de foi est comparable à un argument, écrivait excellemment le P. Clérissac (2), l'apologétique peut en poser les prémisses : la conclusion de cet argument, dès là qu'elle porte sur un objet surnaturel, et qu'elle est émise avec la valeur essentiellement surnaturelle qui la rend salubre, a un contenu plus étendu que les prémisses; elle se pose et elle vous pose dans un autre ordre, l'ordre du mystère, et un autre monde, le monde de la vie divine. Ce n'est donc point l'apologétique qui l'engendre en vous. »

Écoutons ici saint Thomas lui-même. « Lorsque la raison naturelle, le témoignage de la Loi et des prophètes, la prédication des apôtres et de leurs successeurs, ont conduit un homme comme par la main jusqu'à l'acte de foi, alors cet homme peut dire qu'il ne croit pour aucun des motifs précédents, ni à cause de la raison naturelle, ni à cause du témoignage de la

(1) Denzinger-Bannwart, 180, 1791. Cf. Garrigou-Lagrange, *La Surnaturalité de la foi*, *Revue Thomiste*, janvier-février 1914; *De Revelatione*, t. I, chap. XIV et XV.

(2) *Le Mystère de l'Eglise*, Paris, Téqui.

Loi, ni à cause de la prédication des hommes, mais à cause seulement de la Vérité première elle-même (1). »

Au reste, les fondements apologétiques dont je parlais à l'instant ne manquent pas au Centurion. Mais ils ne sont pas de nature scientifique ou philosophique, disons purement spéculative. Ils sont inséparables des TOUCHES successives par lesquelles la grâce agit sur son cœur, ce sont des raisons strictement personnelles, qui valent pour lui et par rapport à lui.

Faut-il s'en étonner? C'est qu'alors on ne tiendrait pas compte de ce fait que chez beaucoup de ceux qui ont grandi dans l'atmosphère enfiévrée du monde moderne et se sont, en raison même de leur ardeur intellectuelle, saturés de ses miasmes, l'intelligence, si brillante et si pénétrante qu'elle puisse être, est encombrée d'obstacles qui lui font perdre de sa vigueur naturelle. Plus tard, cette intelligence pourra saisir toute la valeur des démonstrations purement rationnelles. Mais l'action de SANATION de la grâce aura d'abord été nécessaire.

M^{lle} Goichon, dans les deux chapitres (2) qu'elle a consacrés au séjour de Psichari en Mauritanie, suit dans son développement progressif l'apologétique du Centurion. Qu'il me suffise de dire ici que cette apologétique (telle du moins qu'Ernest Psichari l'a vécue au désert, sans préjudice des compléments qu'elle a pu recevoir plus tard), ne porte pas sur des vérités abstraites et universelles, elle porte sur deux personnes : lui-même et la France. Toutefois qu'il n'y ait pas de malentendu! Psichari n'est pas revenu au

(1) In Joan., c. 4, lect. 5.

(2) Chapitres IV et V.

catholicisme parce que le catholicisme répondait à ses besoins et ses sentiments. Un tel subjectivisme lui eût été haïssable. Mais lui-même et son âme, c'est quelque chose de réel, c'était un objet donné; et ce qui apparaît comme pouvant seul sauver cette réalité, et toutes les vérités qui palpitent en elle, du désordre ennemi de l'être, ce qui apparaît comme seul capable de la surélever jusqu'à une condition supérieure à celle de la vie purement humaine, que sera-ce donc, sinon la vérité? Il pourrait dire, comme l'aveugle-né : NISI ESSET HIC A DEO, NON POTERAT FACERE QUIDQUAM. Si celui qui m'a guéri n'était pas de Dieu, il n'aurait rien pu faire.

Psichari n'est pas revenu non plus au catholicisme parce que le catholicisme fait corps avec notre passé national, et parce qu'il est un élément essentiel de la grandeur et de la force de la France. Un tel traditionalisme purement national en matière religieuse était foncièrement étranger à son esprit. Ce n'est pas la puissance politique de la France qu'il considère, c'est sa destinée, et la réalité spirituelle, le « miracle très replié » qui réside en elle; il tient pour acquis que la France est parmi les nations la gardienne et la trésorière de l'esprit, et l'espérance du monde : conviction difficile sans doute à établir mathématiquement, et aussi « présomptueuse » qu'on voudra, mais que tout Français porte plus ou moins consciemment dans son cœur, et qui, chez Psichari, prenait la valeur d'une évidence, — comme cette pensée que la mission de sa génération était de « RACHETER LA FRANCE PAR LE SANG ». — Ce sans quoi cette vocation de la France, qu'il sait vraie, ne serait rien, est-ce que ce n'est pas la vérité?

C'est la vérité qu'il cherche, c'est vers elle qu'il est tendu. « Que cherche-t-il donc, les yeux au ciel, ce voyageur? De belles idées? — Toute sa vie on lui en a servi à profusion. C'est un Maître qu'il cherche, un Maître de vérité. » Entendez-le bien; il ne dit pas un maître d'action ou d'énergie, il dit un Maître de vérité. Ne le prenez pas pour un adversaire de l'intelligence, son « antiintellectualisme » apparent n'a jamais été qu'une réaction contre les intellectuels, et non pas une réaction contre l'intelligence. « Quoi que nous fassions, nous mettrons toujours l'intelligence au-dessus de tout (1)... » « Quand je dis que je préfère Zouq aux leçons des intellectuels, ce n'est pas un retour à la nature que je dis, à la naïveté, mais plutôt à l'intelligence, qui est, en un sens, la plus grande des simplifications (2). »

Il veut donc la vérité dans son objectivité pure, dans sa virginale et inflexible indépendance à l'égard de nos intérêts humains, « il veut la vérité avec violence... Que cette nef elle-même de Notre-Dame soit rasée à tout jamais, si Marie n'est pas vraiment Notre Dame, et notre très vénérable Impératrice. Que cette France périsse, que ces vingt siècles de chrétienté soient à jamais rayés de l'histoire, si cette chrétienté est mensonge (3). » ! Mais non; en approfondissant le

(1) Lettre à Henri Massis, publiée dans *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui*, 1913, p. 193. « Ces jeunes gens croient revenir à une plus grande simplicité », écrivait-il encore dans cette lettre en parlant de la jeunesse antiintellectualiste. « Ainsi s'éloignent-ils un moment de la véritable tradition française à laquelle ils pensent sans cesse se rattacher. Celle-ci est faite de haute culture, de fin humanisme, de noble désintéressement spirituel. Mais ils y reviendront, et la *Vie intense* de Roosevelt leur fera horreur. »

(2) *Les Voix*, p. 278.

(3) *Le Voyage du Centurion*, p. 105.

mystère de la France, il découvre le mystère des saints qui ont fait la France, le mystère de la sainteté. Voilà le signe, voilà la preuve par excellence. « Dans ma dérélition, certaines vertus auxquelles je n'avais guère encore pensé, m'apparaissaient comme les plus hautes qui puissent enrichir une âme. Mais toutes elles étaient des vertus proprement chrétiennes : le renoncement, l'humilité, le détachement du monde, l'esprit de pénitence, l'ascétisme, la chasteté — non celle du corps, qui est vulgaire — mais celle même de l'esprit. J'éprouvais un bonheur infini à sentir pour la première fois la bonne odeur des vertus chrétiennes (1). »

« Et puis je me tournais vers les Saints et les Bienheureux, et je ne pouvais pas nier qu'ils ne fussent les plus hauts exemplaires d'humanité, qui aient paru dans le monde. Alors après les regards d'amour vers le Paradis, je ne pouvais pas penser que le désir des plus suaves vertus me fût à jamais interdit. »

« La religion qui proclame une telle morale est-elle donc fausse (2)? »

« Allons, me disais-je, courage! Dieu aura pitié de nous. Il me permettra de recevoir ses Sacrements, et alors tout s'éclairera, je saurai (3)... »

*
* *

« Mais qu'est-ce donc que le repos, pour qui... ne s'arrêtera plus qu'il n'ait TROUVÉ L'ORDRE PARFAIT et la suave harmonie de la vérité (4)? »

(1) *Les Voix*, p. 298.

(2) *Ibid.*, p. 300-301.

(3) *Ibid.*, p. 210.

(4) *Ibid.*, p. 130.

Comme M^{lle} Goichon l'a très bien remarqué, le caractère absolument dominant de la vie de Psichari, et la grande leçon qui ressort pour nous de cette vie, c'est qu'elle est l'histoire de la CONQUÊTE DE L'ORDRE — de l'ordre intégral — par une âme que sa générosité même, et la richesse de ses contrastes, et la profondeur irrassasiée de ses puissances de sentiment — sans parler de l'immense indigence d'une éducation athée — prédisposaient à l'excès, non à la mesure, et rendaient en tout cas rebelle à tout ordre qui ne fût pas appelé, parmi ces grands gémissements de la créature dont parle saint Paul, par la plus intime substance de l'être. C'est pour se sauver du désordre intérieur qui le menaçait qu'en 1903, au milieu d'une effrayante crise morale, il décide de devancer l'appel et de s'engager : de s'ENGAGER, pour se dégager de la mort, de se faire dépendant pour se posséder et pour être libre, de s'accrocher à un principe d'ordre extérieur, à un ordre donné parmi les hommes, pour créer lui-même en lui son ordre intérieur, d'entrer à la caserne pour trouver son âme. Première victoire de Dieu dans son cœur encore impie, première conversion, où il triomphe, non pas dans une controverse académique, mais dans sa chair et dans sa douleur, de tous les mensonges de l'individualisme moderne. Mais de cette « mystique » militaire qui n'a été en réalité pour lui qu'un passage, un moment instable dans sa course, il comprendra bientôt l'insuffisance; ou plutôt il comprendra que pour celui qui n'a embrassé cette activité réglée d'hommes dont l'un dit à l'autre : viens ici, et il vient, fais ceci, et il le fait, que parce qu'il cherche l'héroïsme du cœur et la fidélité de l'esprit, il faut aller jusqu'à l'héroïsme total et la fidélité suprême,

qui est dans la charité du Christ, et dans la soumission à la divine Volonté qui est le principe de tout ordre. Il connaîtra alors l'ordination de la charité au dedans, et cette activité réglée où l'âme et l'esprit de Dieu communiquent, et où l'homme n'obéit pas à l'homme dans son acte extérieur, mais obéit à la Vérité première dans les plus secrets mouvements de son cœur comme dans le geste de ses mains. Il deviendra une pierre vivante de la cité pacifique construite dans les cieux, pleine de chants, de louanges, de jubilation sonore, couronnée de milliers d'Ange, et qui, par un mystère admirable, est d'une certaine manière intérieure à l'âme comme elle lui est extérieure, puisque c'est la même vie qui est dans le corps et dans les membres, le même Esprit qui enseigne et commande dans le corps et qui écoute et obéit dans le membre.

Il aura enfin pleinement achevé de réaliser l'ordre en lui-même s'il donne un jour à Dieu la totalité de son être, en mourant uni au Christ. Et c'est ce qu'il a fait.

Jacques MARITAIN.

22 Août 1921.

ERNEST PSICHARI

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET JEUNESSE

ERNEST PSICHARI ET SON TEMPS. — ENFANCE. —

PREMIERS ÉLANS. — PREMIERS SIGNES D'ÉVOLUTION. —

ÉTUDES DE PHILOSOPHIE.

S'IL y a une génération dont l'évolution soit profondément intéressante, c'est bien celle qui atteignait ses vingt ans vers 1900. Partie du scientisme athée et déterministe, elle est arrivée à la foi catholique, et, après s'être caractérisée par un immense amour de la France, elle a donné à la patrie la plupart de ses défenseurs et de ses grands morts.

Cette génération avait connu le pessimisme moral du dilettantisme qui, impuissant à saisir le bonheur, prétendait s'en consoler dans les jouissances de l'esprit et dans les sensations. Elle avait aussi connu le pessimisme intellectuel dans l'anarchie des systèmes impuissants à éteindre la vérité. Mais, précisément, par une expérience qui avait la valeur d'un fait et la force d'un mouvement de l'âme tout entière, son propre besoin d'action, d'amour et de vérité détruisait le dogmatisme scientiste.

A ce moment même, de nouveaux penseurs rompent, à l'aide de ce qu'ils appelaient l'intuition, le

réseau des phénomènes, rendaient à l'homme le sens du mystère et de la liberté. Ce fut une étape. La pensée de l'élite des jeunes gens redevenait « mystique », aspirant à retrouver les réalités spirituelles et la signification profonde de la vie. Ils avaient soif d'action et d'idéal, mais voulaient un but réel. L'amour de la patrie leur en donnait un, et certains n'allaient pas plus loin; d'autres poussaient jusqu'à la synthèse parfaite de l'amour et de l'action et jusqu'à la source de vérité : l'Eglise catholique.

Mais l'étude d'une époque demeure abstraite. Combien il est d'un intérêt plus vivant de suivre la pensée d'un homme qui, très près de son temps, a cependant une personnalité des plus accusées! Une grande intelligence unie à un grand cœur, pour donner une œuvre littéraire de valeur et pour s'élever à une grandeur morale qui dépasse celle de sa génération par une logique poussée jusqu'à la sainteté. Un homme, enfin, dont la vie même est un enseignement. Ernest Psichari, avec son âme à la fois délicate et forte, ainsi représente sa génération, et pourtant la dépasse.

On ne peut tenir plus que lui par ses origines au mouvement de son temps. Petit-fils par sa mère d'Ernest Renan, la génération qui le précède s'appelle couramment « la génération de Taine et de Renan », et le milieu dans lequel se passe toute sa jeunesse est imprégné des idées que ces deux noms symbolisent. Au point de vue de ses origines lointaines, se rejoignent les hérédités les plus diverses : française, gasconne et celtique, par son grand-père; hollandaise par sa grand'mère maternelle, nièce du peintre Ary Scheffer; grecque et latine du côté de son père, M. Jean Psichari, professeur de philologie byzantine et néo-

grecque à l'Ecole des Hautes Etudes. La grand'mère de M. Jean Psichari était Grecque et avait des ascendants constantinopolitains, tandis que sa mère descendait de la famille vénitienne de Spyridion de Biazzi, venue habiter Paros et naturalisée grec (1). Dans le caractère d'Ernest se retrouvent l'expansion méridionale, la virilité latine, la mélancolie bretonne, et, longtemps, un certain dilettantisme qui ne faisait, à vrai dire, que traduire la recherche ardente et le besoin d'absolu d'une âme insatisfaite.

Les hérédités religieuses n'étaient pas moins diverses : le protestantisme hollandais se rencontrait avec le catholicisme romain et français et le mysticisme celtique. Ces dernières tendances prédominaient dans le tempérament d'Ernest Psichari, « héritier de toutes parts, héritier de toutes mains », dira Péguy (2), « vous qui de tous ces sangs nous faites un sang français et un héroïsme à la française ».

Pendant les trente ans de sa vie il vibra à tout idéal qui effleura l'âme française. Sa jeunesse fut secouée par tous les vents du monde intellectuel et politique d'alors, dirigé par l'idéalisme humanitaire et positiviste, par la politique de gauche qui allaient bientôt arriver à leur point culminant avec l'affaire Dreyfus. Idées qui pénétraient Psichari par la vie de famille et surtout bouillonnaient en de fiévreuses discussions entre lycéens, où il comptait parmi les plus combattifs. Plus tard, malgré une évolution très particu-

(1) Ces détails ont été donnés beaucoup plus complets dans la conférence de M. Jean Psichari, *Enfance d'Ernest Psichari*, *Revue Hebdomadaire*, 2 avril 1921.

(2) Péguy, *Victor-Marie, comte Hugo*. Epître votive, pages 250 et 255.

lière, il reste encore intimement lié au mouvement patriotique de cette époque; plus que tous, il se voue à la France, et la sert dans l'armée. Au moment de sa conversion, il est encore au premier plan, moins par son nom que par l'intensité de sa foi; et, lorsqu'il meurt pour la France, c'est dans ce mois d'août 1914, heure la plus grave, la plus ardente que notre génération ait connue.

Ainsi, par sa vie et par sa mort, Ernest Psichari est le symbole de son époque. Il est plus encore. Il reste comme un exemple, par son élévation morale et la généreuse noblesse de son cœur, par la perfection chrétienne des derniers temps de sa vie. Vie extérieure remarquablement active et remplie, vie intérieure si pure et si fervente, qu'on n'y pénètre pas sans une hésitation respectueuse, mais dont le contact élève, comme élevait son intimité charmante. Combien celle-ci était appréciée, ce mot du prêtre qui l'avait vu le plus intimement en témoigne; il écrivait en novembre 1914 à la sœur aînée de Psichari : « ...Je vous envie, Madame, vous qui l'avez connu pendant trente ans; moi qui n'ai joui de lui que pendant un an, je perds un ami incomparable (1). »

Mot de doubles regrets! Ceux qui n'ont connu que l'âme d'Ernest Psichari ne peuvent s'empêcher de le redire, avec le désir, cependant, de voir naître pour lui beaucoup de ces amitiés qui se nouent entre le ciel et la terre et élèvent les vivants par l'exemple des morts.

Ernest Psichari naquit le 27 septembre 1883. La

(1) Lettre de M. l'abbé Bailleul, alors vicaire à la paroisse de la Sainte-Trinité, à Cherbourg.

grand'mère de M. Jean Psichari était grecque orthodoxe; très pieuse, elle avait obtenu la promesse que les enfants de son petit-fils seraient tous baptisés dans la religion qui était la sienne. Aussi le petit Ernest reçut-il le baptême deux mois après sa naissance, le 25 novembre, dans l'appartement de ses parents, rue de Rennes, car d'après les rites orthodoxes qui comprennent l'immersion complète, le baptême est donné dans la famille.

L'enfant n'eut pas d'autre contact avec la grâce des sacrements. Devant les religions et l'areligion qui se rencontraient à leur foyer, son père et sa mère décidèrent d'un commun accord d'élever leurs enfants en dehors de toute voie positive, mais avec une règle morale très ferme, peut-être même un peu tendue. Les premières années d'Ernest s'écoulèrent dans le calme et la douceur d'une famille unie, où une petite fille l'année suivante, puis, en 1887, un second petit garçon, Michel, vinrent apporter un nouveau bonheur. Beaucoup plus tard naquit, la dernière, la petite sœur qu'aimait tant Ernest.

L'intelligence de l'aîné des enfants était très prompte et, dès son premier éveil, s'orienta vers cet amour du beau auquel la portait une vive et fine sensibilité. La première anecdote restée dans le souvenir des siens est, en ce sens, significative. Ernest avait deux ans; assis sur le tapis, derrière le piano où sa mère faisait de la musique, il s'amusait tout seul avec ses jouets. Tout à coup il s'arrête, écoute, puis se redresse sans rien dire, et saisissant la poignée, debout contre le piano, jusqu'à la fin du morceau, il reste comme en extase, avec une expression rayonnante. Cette ardeur, cette puissance de sensation, cette vibration spontanée

de l'âme devant quelque chose de beau, sont des traits qui persisteront toujours chez lui.

Comme il grandissait sans aucune contrainte, dans une atmosphère heureuse et gaie, sa spontanéité première s'épanouissait en une franchise délicieuse. Il prenait l'habitude de laisser voir ses pensées d'enfant tout entières, avec cette simplicité devenue d'un si grand charme lorsqu'elle traduisit les profondes et délicates pensées de son âme d'homme. Tout à fait enfant, sans rien de prématurément réfléchi, il était d'une extrême vivacité, toujours insatiable, insatiable de jeu, de lecture, de projets, comme il le fut plus tard de perfection morale. Le joli mot, conservé par son grand-père Renan, le peint bien tel qu'il était dans toute son enfance : « Mon petit-fils, qui a cinq ans, s'amuse tellement à la campagne qu'il n'a qu'une tristesse, c'est de se coucher. « Maman, demande-t-il à sa mère, est-ce que la nuit sera longue aujourd'hui (1)? »

De même, impatient devant son repos, l'officier qui s'étend sur sa natte dans le calme lourd des midis sahariens, écrira de Maxence : « ...Son esprit était toujours en avance, d'une étape au moins, sur son corps, et il voyait mieux les spectacles du lendemain que ceux du jour (2). »

Physiquement, il était un peu frêle, délicat, nerveux; avec une jolie figure fine, l'air gai, la mine éveillée. Ses yeux grands ouverts avaient un beau regard droit, volontiers un peu au delà, comme sur cette photographie d'un groupe du lycée Montaigne où une charmante petite tête ébouriffée se tourne, un peu étonnée d'être

(1) *Examen de conscience philosophique. — Feuilles détachées*, p. 419.

(2) *Le Voyage du Centurion*, p. 15. Cf. *Addenda*, 1.

saisie au milieu de ses rêves, d'où elle n'a pas eu le temps de revenir. Très souple, très gracieux dans ses gestes et dans ses attitudes, il ne ressemblait pas à son frère, type du gros bébé solidement campé.

Comme les différences n'étaient pas moindres moralement, Michel, aussi calme, positif, pratique, qu'Ernest était ardent et enthousiaste, on les appelait, dans la famille, Don Quichotte et Sancho Pança. Une amusante petite histoire racontée par une amie de leur mère montre bien leur caractère. Ernest n'avait guère qu'une dizaine d'années lorsque M^{me} Duclaux l'entendit causer avec Michel dans le grand salon, à la nuit tombante, en attendant la leçon de violon. Ernest concluait le récit de quelque projet : « ...Et puis, je serai un grand homme et j'aurai ma statue sur tous les marchés de France! » Mais Michel de répondre en riant de tout son cœur : « Il y a du chemin à faire, mon frère! Il y a bien du chemin à faire (1)! »

En conversation, en rêverie, Ernest, aussi bavard qu'amoureux de solitude, se perdait dans ses pensées. Quand il se mettait à parler, il ne s'arrêtait plus. Revenant une fois de voyage avec ses parents, il rentrait de nuit à Paris. Dans le compartiment, monta un jeune homme; l'occasion se présenta de lui adresser la parole. Voilà Ernest, peut-être alors âgé de sept ans, qui lie conversation. Pâle, excité comme il était toujours, il lui parla toute la nuit, sans arrêt, avec une pensée suivie. Il causait de ce qu'il aimait, des paysages qui l'avaient frappé, racontait ce qu'il faisait en classe, ce qu'il pensait de La Fontaine, enfin, tout

(1) Anecdote rapportée par Mme Duclaux. *Quarterly Review*, January 1916, *A chaplet of heroes*. Cf. *Addenda*, 2.

le cadre, déjà très large, de sa vie d'enfant. Le jeune homme était stupéfait et ne put s'empêcher de dire à M^{me} Psichari, en arrivant à Paris : « Eh ! bien, Madame, vous avez un fils qui promet ! »

Aussi entreprenant qu'imprudent, Ernest entraînait un jour sa sœur et son petit frère à traverser la baie de Perros à marée basse « pour voir monter la mer ». Elle montait si bien, dans ces sables où elle s'infiltrait pour les recouvrir soudainement, que les enfants faillirent être pris. Tout le village effrayé était sorti. Michel et la petite fille, pas bien rassurés, faisaient bonne contenance, mais Ernest, enchanté, s'amusait follement, sautait sur les galets, riait, gesticulait, n'ayant que le désir d'être bloqué sur le banc de sable que seules recouvrent les marées.

Cet enfant si plein d'entrain et si exubérant était avide de solitude. En Bretagne, il aimait à se promener seul, au gré de sa fantaisie, et à rêver sur le bord de la mer, ou dans la campagne sous les pins et les frênes. Ce penchant à la rêverie ne se manifestait pas librement à Paris, où manquaient les occasions de s'isoler, mais Ernest s'y abandonnait à Rosmapamon, où toutes ses vacances se passaient dans la maison de Renan, près de Perros-Guirec.

Rosmapamon était plus pour lui que le pays des jeux et des promenades. Tout enfant, il en goûtait déjà la poésie pénétrante, à la fois d'une exquise douceur et d'une intensité poignante, soit dans la campagne, soit devant la falaise à pic de Perros, déchiquetée et grandiose. Couverte d'ajoncs et de bruyère, elle plonge dans une eau transparente, d'un bleu profond, à larges moirures vertes, translucides, si lumineuses qu'elles semblent éclairées par un fond de sable ensoleillé.

Ces tons francs, intenses se nuancent de mille teintes pures et claires, tissées de lumière dont les fils s'entrelacent et se brisent au mouvement des vagues ; et dans la mer infiniment pure et bleue, des îles de granit s'élèvent, grises et rouillées, roses sous la bruyère, un peu lointaines dans la douceur d'une fine brume qui les noie dans le ciel.

Ernest Psichari aimait aussi le jardin, avec ses échappées sur la mer, et les alentours de Rosmapamon : Treshugel, le petit village au bas de l'allée, les tons adoucis de ses toits de chaume fondus avec « le bois de pins qui monte près du rivage harmonieux (1) », campagne très douce, sans tristesse, mais intime et solitaire, emplie de ce musical silence des campagnes françaises, qu'harmonise le murmure de la mer et du vent. Tout petit, il s'y promenait avec sa grand'mère Renan, puis seul, errant dans les bois. Plus tard, il montait à cheval avec passion et faisait d'immenses randonnées, allant parfois jusqu'à Tréguier, dont la cathédrale l'enthousiasmait. La Bretagne fut son repos, le cadre où s'ébauchait sa vie intérieure, où se formait sa puissance de méditation, et où la beauté élevait son âme d'enfant, naïvement, mais déjà profondément artiste. Il en garda toujours un souvenir très vif, un de ces souvenirs qui tiennent à la vie même du cœur et affleurent à la moindre analogie, éveillés de leur apparent sommeil. Ses comparaisons y reviennent avec quelque chose de vibrant et de recueilli dans l'intonation (2). Au moment où Psichari écrivait *Les Voix qui crient dans le Désert* et *Le Voyage du Centu-*

(1) *Terres de Soleil et de Sommeil*, p. 249.

(2) Cf. *Le Voyage du Centurion*, p. 159; *Les Voix qui crient dans le Désert*, p. 88, et *Terres de Soleil et de Sommeil*, p. 122.

tion, c'était peut-être le seul souvenir que les regrets de sa vie d'incroyant ne mêlaient pas d'amertume.

Il l'évoque dans l'un de ces *Poèmes d'Afrique* où il a conservé en Mauritanie quelques-unes de ses impressions saillantes. *La Mer*, poème écrit pour la plus jeune de ses sœurs afin qu'elle le mit en musique, est un de ces cris qui laissent voir le cœur très tendre et très affectueux que Psichari essayait souvent de dissimuler sous l'uniforme moral d'une certaine rudesse militaire.

En approchant de Port-Etienne, la mer lui rappelle Rosmapamon... il s'arrête,

Voilà qu'il croit entendre un souffle de bonheur...

Et il s'attendrit au souvenir de « son enfance heureuse », du « hameau près de la mer », devant lequel s'efface maintenant le souvenir des longues marches dans les sables, et des « heures d'un magnifique exil » (1), qui était pourtant un exil, dans sa splendeur.

Alors, il pleure sur la route solitaire,
Et sur le blanc désert où sa jeunesse dort (2).

L'enfant dont la sensibilité extrême vibrait si profondément devant les choses, et à toutes espèces de sympathie, de douleur, avait d'immenses réserves d'affection pour ceux qui l'entouraient. Très tendre, avec des élans spontanés et d'une confiance charmante, il aimait presque tous ceux qu'il rencontrait, les voyant quelquefois à travers sa bonté naturelle et son

(1) *L'Appel des Armes*, avant-propos.

(2) *Poèmes*, V. *La Mer*.

cœur exquis, les parant de ses propres qualités. Sa tendance à magnifier, à embellir, allait devenir une splendide faculté de transfiguration, faire de lui un poète dans le monde de la beauté matérielle et préparer un saint dans le monde de la beauté morale, éclairant ainsi de sa lumière intérieure tous les détails de sa vie. Cependant, il avait parfois des antipathies immédiates, invincibles, et ces impulsions d'une sensibilité très fine étaient généralement clairvoyantes. A part ces rares exceptions, il était tel que le montre l'élan avec lequel il embrassait le proviseur, quelques jours après son entrée au lycée, il avait alors huit ans. Il arrive rayonnant chez lui, en disant : « Maman ! j'ai rencontré M. G... ! » — « Et tu as levé ta casquette, je pense ? » — « Oh ! maman, je lui ai sauté au cou ! » Cela fit la joie de ses camarades ; M. G... pouvait bien être un excellent homme, il n'avait rien pour attirer les enfants. « Sûrement, c'est la première fois que ça lui arrive », disaient-ils en riant.

Ces expansions avec les étrangers laissent deviner l'ardeur d'affection avec laquelle Ernest aimait les siens. Son exubérance ne venait pas de sentiments superficiels, mais débordait d'un cœur profond, très sensible et très fidèle. Son cœur n'oubliait jamais et ne variait pas. Ainsi restera plus tard le jeune homme, et le soldat qui vint à Dieu par goût de la fidélité.

Sa grande affection d'enfant fut pour sa mère ; et plus il grandissait et devenait capable de mieux comprendre sa bonté et sa grandeur morale, sa dignité sereine et souriante, plus il l'aimait. Elle fut son adoration constante, et une grande amie de la jeunesse d'Ernest pouvait dire : « Si quelque chose domine toute sa vie, c'est son immense amour pour sa mère. »

Il aimait bien son grand-père Renan, mais celui-ci, quoique très bon, restait un peu distant et les élans du petit Ernest allaient plutôt vers sa grand'mère. Il avait dix ans lorsqu'elle mourut. On le trouva un jour sanglotant devant une garde-robe ouverte (1), où il retrouvait, quelques mois après la mort de sa grand'mère, une robe qu'elle avait portée pour le soigner dans une de ses maladies d'enfant et qui venait de raviver le souvenir de cette douce protection perdue. Pour son père, il eut aussi beaucoup d'affection, mais ce fut surtout une tendresse virile chez le jeune homme devenu l'ami plutôt que le fils. M. Jean Psichari dirigea sa formation intellectuelle et suivit de très près ses études, même dans les tout premiers commencements. Leur appartement d'alors était assez petit. Ernest faisait ses devoirs dans la salle à manger et son père se tenait dans son bureau, qui communiquait, et par une porte, et par le balcon. La famille était donc pour ainsi dire toujours réunie, et M. Psichari quittait souvent son travail pour surveiller celui de son fils.

Dans cette atmosphère d'intimité douce et de vie simple, l'esprit de cet enfant spontané s'épanouissait. D'après ses idées, d'autant plus originales qu'il était plus sincère, son père pressentit de bonne heure une vocation littéraire ; opinion que les premiers rêves d'Ernest, tous orientés vers la littérature, vinrent bientôt confirmer. M. Psichari, cherchant à deviner et à développer cette personnalité naissante, favorisa les goûts de son fils et eut sur lui une grande influence par l'instruction et la direction de son éducation ;

(1) Anecdote rapportée par Mme Duclaux. *Quarterly Review*, january 1916, *A Chaplet of heroes*.

tandis que l'influence de M^{me} Psichari s'exerça surtout par la conversation. Ernest enfant causait plus volontiers avec sa mère qu'avec personne, et cette exquise intimité continua dans sa vie d'homme.

Le milieu où grandissait l'enfant qui rêvait « d'écrire des livres » était le plus intellectuel qui fût, et, ce qui importait davantage dans les premières années, l'atmosphère familiale était toute littéraire. De Renan il ne reçut pas d'influence; ce n'était pour lui que le grand-père et, à sa mort, Ernest avait neuf ans. Mais il entendait causer ses parents. M. Psichari lisait souvent des vers à la veillée, en récitait à la promenade, et l'oreille d'Ernest se formait en même temps que s'enflammait son imagination, d'une grande richesse naturelle. Les jeux mêmes avaient souvent quelque chose de littéraire. Tous les jeudis, M^{me} Louis Havet réunissait une bande d'enfants, les enfants Berthelot, les trois aînés des Psichari et d'autres « petits jeudis ». Une large place était faite aux cris, aux sarabandes dans toute la maison et au jeu passionnant de la « voiture » où ne manquaient ni les attelages ni les conducteurs; seulement, les draps dans lesquels on traînait les heureux promeneurs témoignaient parfois brusquement de l'absence de roues, et du danger de chevaux trop fougueux pour une carrosserie un peu légère. On se reposait de ces jeux mouvementés par des tableaux vivants, des poésies, de petites comédies. Quelquefois, on organisait des conférences, et Ernest, gravement assis derrière un petit bureau, des papiers devant lui, parlait, parlait... jusqu'à ce que l'auditoire demandât grâce.

Ses devoirs de lycéen n'avaient rien de particulièrement bon; son extrême vivacité se pliait mal au tra-

vail, il suivait ses idées plutôt que les directions reçues et n'entrait pas aisément dans le moule commun. Un jour qu'il n'avait pas eu de bonnes places, sa mère demandait au professeur : « Mais enfin, est-il au-dessous de la moyenne? — Eh ! non, Madame, il est au-dessus... seulement comme il répond autre chose que ce qu'on lui demande, je suis bien obligé de lui mettre une mauvaise note. »

« Il est au-dessus... » Quelqu'un qui le connaissait bien exprimait ainsi la même idée : « Ernest ? il était toujours d'un centimètre trop grand ! » Il ne se contentait de rien de borné, mais ne sachant comment satisfaire à son insatiable besoin d'infini, il glissait dans l'imprécision et le vague. Dans ses jeux, ses projets innombrables, ses devoirs d'écolier, il y avait un désir de grandeur qui se perdait dans le rêve (1). Il s'y joignait un goût du mystère, une attirance vers l'au-delà, quel qu'il fût, indices d'une nature mystique et d'un besoin d'autre chose, non pas nécessairement de différent, comme les enfants qui se lassent et veulent changer, mais de mieux. De telles âmes ne se satisfont que dans l'amour de Dieu. Et en cette enfance heureuse, très gaie, mais où la règle morale ne se fondait pas sur Dieu et ne tempérerait pas d'amour son austérité, une impulsion ignorée le poussait ailleurs, sans qu'il eût même pressenti une Réalité que pas un de ses rêves n'avait rencontrée.

*
* * *

Les études d'Ernest Psichari eurent un cours normal. Il les commença au lycée Montaigne et les pour-

(1) Cf. *Addenda*, 2.

suivit à Henri-IV, puis à Condorcet, où il fit sa philosophie. Avant sa licence de philosophie, passée en 1903, il suivit les cours de la Sorbonne et ceux de Bergson au Collège de France.

Au point de vue de la formation de sa personnalité, ses études se divisent assez nettement en deux parties, le travail irrégulier et fantaisiste de son enfance devenant brusquement personnel en rhétorique. Mais toute cette période de jeunesse porte le même caractère de bouillonnement confus d'idées, avec des élans en tous sens, où il est impossible de démêler une orientation spéculative, mais où s'affirme le caractère le plus ardent, le plus généreux, le plus désintéressé, dans les tendances d'un tempérament d'artiste et d'une nature morale exquise.

Epoque importante aussi par les influences subies d'autant plus profondément qu'Ernest était lui-même moins fixé et par l'assimilation très personnelle qu'il en fit. Au lieu de suivre la ligne tracée, il partait d'un point de cette ligne dans un autre sens, trouvant une source d'élan dans l'influence reçue.

Donc affirmation du caractère d'Ernest Psichari, influences subies, sens des premiers élans, voilà ce qui fait l'intérêt de cette période d'environ sept ans, de sa douzième à sa dix-neuvième année.

Au sortir de l'enfance, avec une extraordinaire facilité de travail, dominaient dans les études d'Ernest le désordre et la fantaisie. Dès que son frère et lui eurent passé l'âge d'être accompagnés en classe, on voyait Michel ponctuel, ordonné, posé, s'en aller sagement un quart d'heure avant le cours, son manteau et son béret bien mis, ses devoirs dans sa serviette. Trois minutes avant l'heure fixée, Ernest s'aperce-

vait qu'il aurait dû être déjà rentré. Sans manteau, son chapeau en arrière, il courait à toutes jambes en remontant la rue d'Ulm, conduisant à Henri-IV, de la rue Claude-Bernard qu'il habitait alors. Le soir, au retour, même retard, même oubli de l'heure. Il causait indéfiniment avec des camarades sur le trottoir, pendant que son frère et sa sœur faisaient leurs devoirs sous les yeux d'une gouvernante que les trois enfants détestaient pour cette double raison qu'elle était Suédoise et qu'elle avait les cheveux rouges. Mais quand les dictées et les devoirs de mathématiques n'étaient plus en cause, l'ardeur d'Ernest était tout autre. Il savait quantité de vers par cœur, les apprenait on ne sait quand ni comment; toutes espèces de vers, surtout ceux des poètes contemporains. Bref, aucune méthode, mais la passion des lettres.

Malgré sa vivacité, jamais Ernest n'était insolent, même quand on le grondait. En colère parfois, jamais cependant il n'était de mauvaise humeur. Pas de disputes non plus; quels motifs de querelle aurait-on pu trouver? A peine un autre enfant paraissait-il le désirer, il donnait ses jouets, ses crayons, jusqu'au livre qu'il était en train de lire : « Ce livre-là? Mais oui, lis-le donc, c'est très amusant. » Et gentiment il se mettait à autre chose.

Il n'eut jamais un désir de luxe; il ne tenait pas à ce qui lui appartenait, donnait les cadeaux reçus comme ensuite les souvenirs de ses voyages, sans s'attacher à rien, sans même y penser. Avec une extraordinaire intuition, il devinait le mot ou l'objet qui ferait plaisir, sans s'apercevoir qu'il se gênait pour les autres. Ainsi, revenant un jour avec sa mère après l'achat d'un pardessus, il rencontra un petit camarade